

## LE CONSEILLER DES FEMMES.

---

Fais ce que tu dis, et dis ce que tu fais.

Victor HUGO.

Nous avons lu dernièrement dans les journaux, le compte rendu d'une séance de Cour d'assises en Ecosse, et, nous devons l'avouer, ce n'est point le double meurtre que la justice était chargée de prouver et de punir, qui, cette fois nous a saisie; ce ne sont point les victimes et leur mort violente, prématurée, qui ont ému notre ame. Hélas! trop souvent depuis quelques temps entretenue de sanglantes images, notre sympathie n'a pas été non plus pour les assassins. A Dieu ne plaise que nous laissions soupçonner un instant que nous approuvons et ces longs *ressentimens* et cet esprit de vengeance qui place un tribunal dans le cœur et au bout du bras de tout être offensé. Non, mais notre sympathie, mais notre admiration même se sont soulevées tout entières et avec tout le charme d'émotions neuves et qui flattent le cœur d'une saveur nouvelle, par la vérité nue, par la simplicité des aveux des coupables.

Nous osons penser que la vérité n'est pas tellement

devenue étrangère sur la terre, qu'il n'y ait que nous qui l'ayons retrouvée avec délices. Mais cette impression devait être vive pour nous surtout, qui, si souvent, dans notre naïve adolescence nous sommes étonnée que l'on pût condamner des gens qui niaient les faits dont ils étaient accusés. Mais, puisqu'ils disent que ce ne sont pas eux, nous écrivons-nous alors, ignorantes que nous étions du pouvoir donné à la langue de mentir à la pensée?

Ce temps n'est plus.... nous savons maintenant que cette foi dans la vérité chez tous, nous trompait. — Mais c'est parceque nous l'avons appris et aux dépens de notre bonheur et aux dépens de la jeunesse de notre ame, que nous tressaillons plus vivement en retrouvant quelques éclairs du flambeau qui devrait éclairer le monde.

Dans cette cause à effets si dramatiques', sans avoir été cherchés périblement par le besoin de faire de l'effet, onze accusés paraissent devant les juges qui doivent leur dispenser, la mort ou l'exil, la vie et la liberté. — Le vieillard qui se cramponne à de dernières années; l'homme fait arrêté dans ses progrès; le jeune homme heureux de vivre; la jeune fille qui espère être heureuse; le domestique entraîné dans une querelle étrangère, tous sont sous le poids d'une même accusation; — tous répondent par une seule voix, celle de la vérité. Un instant, un premier instant d'émotion place une parole hésitante sur la bouche de deux d'entr'eux. — Mais le vieillard se lève et du haut de ses quatre-vingts années, il les fait rougir d'avoir un instant songé à recourir à des paroles négatives: Osez-vous donc nier vos actions, s'écrie-t-il, j'aimerais mieux vous entendre me renier moi-même: dites la vérité, si vous

redoutez ma malédiction ! Il dit, et les détails les plus précis et les plus positifs sont donnés par les accusés eux-mêmes ; aucun ne songe à les affaiblir. « Faites valoir ce que vous avez à alléguer pour votre défense , dit le président à une jeune fille. » Je me bornerai à faire valoir répond-elle , que c'est moi qui ai donné le mouchoir qui a servi à l'étrangler.

Et que l'on ne dise pas que ces paroles sont féroces ! — Singulière disposition de l'esprit en France , où l'on n'a peur que des mots ! Ces paroles rappellent une action cruelle, mais ce n'est plus que le sang de celle qui les prononce qu'elles peuvent faire couler.... Il n'y a donc que du courage et de l'honneur dans ces aveux , quand la conscience les prescrit.

Nous le répétons ; nous avons éprouvé une admiration profonde devant cette vérité dévoilée , par ceux même qu'elle doit perdre ! Nous avons retrouvé et les rêves de notre enfance et le contre poison du dégoût , de l'étonnement que nous avait inspiré la seule séance de Cour d'assises à laquelle nous ayons assisté dans notre *beau pays de France*. Il s'agissait d'un article de journal poursuivi par le pouvoir. A la lecture qu'en fit l'avocat-général , nous sentîmes que si notre assentiment et notre estime étaient pour l'écrivain audacieux ; pour lui aussi allait être une condamnation voulue par la lettre de la loi , même en dépit de l'approbation intérieure du jury.

Loin de là ; le défenseur parla, et sous le feu de sa parole , les expressions de l'article incriminé , décomposées, brisées, détournées de leur sens naturel , amenées à un sens inattendu et forcé , furent ainsi amenées aussi à une innocence complète , prouvée du moins par un verdict d'acquiescement... Et , pendant cette longue

défense, nous n'avions été frappée que de la flexibilité dangereuse d'une *langue* faite pour souffler ainsi le chaud et le froid sur toutes les idées ; et du silence, inconcevable pour nous, avec lequel un homme de cœur et de talent laissait ainsi dénaturer sa pensée en son nom et devant lui.

Mais, lorsque les hommes politiques, irrités des déceptions que d'autres hommes leur font subir journellement, parlent si haut de la *sainteté du serment* ; n'est-ce pas le moment de comprendre que cette sainteté de serment qu'ils aimeraient tant à rencontrer, ne peut s'obtenir que par un haut et journalier respect pour la vérité ; femmes, ce respect il est entre vos mains, puisqu'il naît dans les premières années de la vie qui vous sont confiées.

Si les hommes font les lois, les femmes font les mœurs ; femmes, faites des mœurs qui vous permettent de faire un jour des lois. Le règne de la vérité sera le votre aussi, car alors la force cédera devant le droit et la raison.

Assez long-temps l'on a dit que : votre empire était dans la force et dans la ruse. Qui avez-vous gagné à cet empire là ? Quel charme trouvez-vous à dire oui, quand vous pensez non ? à trembler de rougir et d'avoir un visage plus vrai que votre langage ? Quel charme ? je ne sais. Mais je sais les douleurs et les larmes que vous avez versées, à tous les âges de votre vie ! Je vous laisse vous les rappeler ! Je laisse chacun de vous se dire quel est le malheur qui lui aurait été épargné si près d'elle personne n'eut jamais menti....

Et, si celles qui ont souffert, mais qui croient avoir accompli leur traversée orageuse, arrivées au port, regardaient avec l'égoïsme de la fatigue celles qui com-

mencent la vie ; je leur dirais de chercher dans l'amour maternel cet esprit de corps qui manque trop souvent aux femmes ; je leur dirais de se regarder non plus en elles-mêmes ou dans les autres femmes, mais dans leurs filles ; dans leurs filles qui récolteront les vertus semées dans la génération qui va grandir !

Et, quelles que soient, et leurs croyances intimes, et leurs opinions politiques, si elles en ont ; et leurs espérances dans l'avenir vers lequel nous marchons ; je leur dirai, qu'elles auront bien mérité de cet avenir en apprenant à leurs enfans cette règle de conduite majestueuse dans sa simplicité, qu'un de nos grands poètes a su si bien placer comme un diamant brillant et pur dans l'une de ses plus belles couronnes ; *fais ce que tu dis, et dis ce que tu fais.*

UNE DAME ANONYME.

---

## DES FEMMES AUTEURS.

Il est certains mots de notre langue auxquels l'usage donne une toute autre acception que celle qui semblerait leur être propre si l'on consultait leur étymologie véritable ; par exemple, lorsque, dans le monde vous entendez donner à telle ou telle personne l'épithète de dévote, votre imagination vous peint, non point la femme qui s'énivrant d'amour céleste puise à la source du christianisme les préceptes de la charité chrétienne, et remplit son ame des beautés de la morale évangélique, mais la fausse dévote, celle qui revêtant un masque d'hypocrisie, veut le faire servir de voile à ses vices ; ou bien celle qui se couvre du manteau de la religion pour distiller avec plus de sécurité le fiel qui

déborde son cœur ; ainsi telle dénomination de dévot qui devrait attirer la bienveillance et l'estime est devenu parmi nous l'équivalent d'une injure pour la personne à qui elle est adressée.

Il est une autre désignation qui porte encore avec elle je ne dirai point le ridicule, notre siècle commence à faire justice de ce reste de barbarie, mais bien un sentiment dédaigneux que je ne saurais qualifier, qui tient le milieu entre l'étonnement et l'ironie, qui semble dire : vous pourriez avoir raison, mais je vous condamne d'avance, c'est plutôt fait. Cette qualification qui entoure d'une atmosphère d'étrangeté la personne qui en est l'objet, surtout en province, est celle qu'on jette à la femme qui écrit. On ne saurait parler dans le monde d'une femme auteur sans se la représenter prétentieuse et pédante, comme s'il n'était pss aussi simple de confier ses rêves et sa pensée à une innocente feuille de papier, que de les dire au milieu d'un salon ou dans une intime causerie ? On peut répondre, il est vrai, que les causeries de salon ne sont recueillies que dans la mémoire de quelques amis, tandis que les feuilles seront livrées aux commentaires du public ? Eh bien ! où est le mal si ces pages, écrites dans un but moral, ont le pouvoir de récréer ou d'instruire ? Et on n'en compterait qu'une sur cent capable d'effectuer un progrès sur l'intelligence humaine que l'utilité du but serait démontrée.

Dira-t-on encore que les femmes, pour conserver leur modestie, doivent rester ignorées et se tenir dans l'ombre ? Je crois, dans la sincérité de mon cœur, qu'une telle précaution, à part ce qu'elle a d'offensant pour notre sexe, n'a servi jusqu'à ce jour qu'à faire des hypocrites ou à livrer sans défense de pauvres créatures ignorantes du monde et des abus de la société, où elles

sont appelées à vivre, et qu'on semble avoir muselées à plaisir afin qu'elles puissent plus sûrement servir de pâture au crime toujours impuni de la séduction.

Cependant, il faut l'avouer, nous ne sommes plus au temps où l'épithète de femme bel-esprit, n'était qu'une sanglante raillerie.

Molière, ce grand peintre de mœurs, a stigmatisé, dans la comédie des *Femmes savantes*, celles qu'on appelait alors improprement de ce nom.

Molière avait raison dans le 17<sup>me</sup> siècle : il a saisi avec bonheur un des ridicules de l'époque, mais autres temps, autres mœurs ; ces épigrammes contre le sexe sont passées de mode dans la bonne compagnie, et d'ailleurs ne conviendraient plus à notre civilisation avancée ; car, depuis ce temps les femmes ont réellement progressé ; beaucoup d'entr'elles sont instruites sans être *pédantes* ; elles ont prouvé qu'elles étaient capables d'aborder la poésie, de se livrer à la littérature sans tomber dans le pathos et l'affectation des Belise du siècle passé.

Pourtant, il serait à désirer que toutes voulussent faire justice de cette prévention fâcheuse, survivant encore dans un certain monde contre les personnes du sexe qui écrivent ; elles le pourraient facilement en protégeant de leur approbation active les femmes qui se livrent à ce genre de travail, et ce serait là un grand progrès ; car, lorsqu'elles comprendront généralement le besoin de se prêter un mutuel appui, et qu'elles mettront cette maxime en pratique, les femmes auront fait un pas immense dans la route épineuse qu'elles doivent parcourir avant d'arriver à cette vie d'amélioration qui sera un jour le fruit de leurs courageux efforts.

## LE MIROIR,

Fragment d'un voyage en Béarn, au XVI. siècle.

— Vous êtes bien distraite, ma fille, dit tout bas la reine de Navarre, à Violette : savez vous ce que vous avez écrit sur leur livre d'archives ? Mon nom, répondit Violette, encore émue et pâle. — Un autre, répliqua la reine : Je veux mourir si je n'ai pas lû le nom d'Isolier. — Hé ! mon Dieu ! madame, lui feront-ils quelque mal par ma faute ? — Chut ! chut, répondit Marguerite ; on ne fait là de mal à personne. J'espère que notre visite a été longue, poursuivit-elle, en s'adressant à tous ; si d'Istel voulait me faire croire aux pressentimens, il nous découvrirait ici de quoi réparer nos forces ; car Dieu a dit : Vous mangerez ce que vous trouverez.

— « Il a dit aussi : Aide-toi, je t'aiderai, cria le page ; et il rapporta presque aussitôt pleins ses bras de biscuits, de viandes froides, de fruits secs et de bouteilles, que le vieux châtelain, lui-même, décoré de sa branche d'épine symbolique, ne trouva pas sans quelque grâce, après trois heures de chartreuse : il pensa aux noces de Cana ; s'inclina, et but !

On s'assit au même lieu où d'Istel avait chanté ; car le chariot y était resté sur la foi d'une vaste et entière solitude ; on n'apercevait, sur la pente de la plus haute montagne, qu'un petit pâtre, aux jambes noires et nues, surveillant quelques chèvres pendantes aux flancs du rocher ; sans doute il croyait aux contes des fées, en regardant, au fond de la vallée aride, ce groupe d'êtres si peu semblables à lui.

D'Istel l'appela d'en bas, ce qui fit fuir et grimper l'enfant sauvage tout en haut du roc, d'où, appuyé sur

son bâton de houx, il ne bougea plus, que quand ils furent tous hors de la vue de ses yeux fixes et perçans.

Marguerite le trouva joli, ainsi perché en girouette, sur cette espèce de clocher grisâtre. — Mais il tombera; voyez! voyez donc, Violette? dit-elle, en frappant doucement Violette, inattentive à tout ce qui se passait. — Ah! oui madame! répondit Violette en tressaillant: il fait une chaleur mortelle, et cet enfant est bien libre, est bien heureux là-haut! — Oui, par l'habitude d'y rôtir, sans doute, s'écria d'Istel. — C'est un charme comme vous me répondez, reprit Marguerite avec un sourire inquiet; il faudra ce soir me raconter bien des choses.

— Passerez-vous, madame, au pied de cette montagne, sans voir l'ermite? demanda le page. Notre guide assure que c'est une femme, et quelle est si vieille, si vieille, que depuis un grand nombre d'années elle ne fait plus que semblant de vivre. — Semblant de l'oublier, peut-être, dit Marguerite. Si l'on peut redescendre vers Pau de l'autre côté de la montagne, nous ajouterons cette grave curiosité aux merveilles de notre voyage, et nous aurons de grandes aventures à raconter un jour à la cour de France.

Crois-tu qu'on s'y rappelle de nous? poursuivit-elle, en passant familièrement son bras sous celui de Violette, pour s'aider à gravir la montagne? mon frère ne m'a rien écrit de si tendre que la lettre dont le post-scriptum m'annonce un horrible sacrifice.. tu sais ma fille!... Violette pressa doucement le bras de la reine, sans lui répondre. — Il pense à nous, dit-il; il y pense toujours! Ce n'est pas vrai... ne plus croire, ô douleur! ne plus croire ce qu'on aime! te figures-tu nos deux images épouvantées devant cette fête impie et flamboyante? Non, non, il ne pensait pas à nous; il aurait vu mon

ombre en deuil, et la tienne pleurante à ses genoux, mon cher ange, comme la charité trahie; alors mon frère se serait troublé; alors, il aurait fait éteindre ce feu... qui me brûle les joues, d'une honte amère et d'indignation, et dont les cendres maintenant couvent le remords et les étincelles de la colère divine... O Violette! que je suis triste! que de larmes dans ce cœur qui bat près du tien! ne me regarde pas, elles tomberaient... imite moi; faisons comme si nous ne pensions guère; dis, ce que je dis: tant qu'une main pure et caressante s'approche de nos blessures, encore qu'elles soient inguérissables, on ne veut pas mourir, et l'on s'en remet à Dieu; car c'est lui qui les charme et les endort!

Ne me regarde pas, ne me réponds pas: écoute seulement, car tu n'es pas en état de parler encore. Mais tu m'entends, toi! et personne que toi. Tes compagnes n'ont que ton âge, et pourtant les voilà plus près du Louvre que de la Chartreuse. J'aime leur insouciance pour elles; j'aime ta rêverie pour moi. Diront elles un mot d'Isabelle qu'elles ont tant regrettée? Rien. Leurs larmes sont jolies, mais elles ne mouillent pas. Ton tuteur est moins échauffé de fatigue que de colère contre d'Istel, qui le fait monter de force à cet obscure ermitage; et d'Istel, toujours frotté de tourmentine, s'en venge sur les papillons, que ces jeunes folles attachent vivans à leurs ronces; écoute! leurs éclats de rire limpides, comme le roulement de l'eau, nous raillent, n'est-ce pas? mais c'est innocemment du moins, et je leur sais gré d'être heureuses, comme je voudrais que tu le fusses toujours! Violette n'osa répondre; un sanglot l'eût trahie; mais au regard qu'elle replongea vers la Chartreuse, la reine n'attendit pas le soir pour deviner un triste secret.

Le châtelain dont la ferveur commençait à s'alanguir, entra le premier, dans le creux qui servait d'asile à l'ermitte absente. Un lit de bruyères et d'osier sec, était répandu par terre, dans un coin de cette tanière : une mante délabrée, autrefois de couleur éclatante, dénonçait seule une habitation humaine : l'inventaire en fut rapide. — Quel ermitage ! dit le châtelain ; pas un autel, pas une croix ! pas une image sainte ! C'est quelque brute, sans doute, qui vient ici finir un corps sans âme.

— Oh ! madame ! madame ! cria d'Istel, en mettant sa main sur sa bouche, pour ne pas éclater de rire, et Marguerite fut émerveillée d'apercevoir, incrusté dans les crevasses du rocher, à la hauteur du regard, un débris de miroir d'acier poli, qui, à l'examen, parut avoir été richement encerclé d'or.

— O mon sexe ! dit la reine, avec un attendrissement intime ; sexe enfant à tous les âges ! le poids d'un siècle sur toi, dans le désert, ne change pas ta pente naturelle ; et si tu pleures, tu veux mirer tes larmes !

D'Istel détacha doucement le miroir, où Marguerite vit passer le reflet de sa beauté, douce et recueillie. Ses filles riantes et moqueuses y regardèrent aussi leurs teints roses et leurs dents blanches. Le seigneur d'Aigues Vives rêvait confusément de Madeleine pénitente, au rocher ; et le page voulait emporter cette relique bizarre, peut-être pour faire sourire Angelle.

— N'en faites rien, d'Istel, je vous prie, dit sérieusement Violette, la seule qui eut repoussé le miroir sans s'y regarder : pourriez-vous dérober quelque chose à qui possède si peu ? Que savez-vous si quelque souvenir cher ou sacré, ne s'attache pas à ce fragment frivole ? Je frémirais d'arracher une fleur à l'infortuné qui aimerait les fleurs : je vous en prie, d'Istel, ne courez pas le

risque d'affliger l'ermite ; les solitaires vivent du passé ; n'ôtez rien à ce qui leur en reste !

D'Istel confus de la prière, et bien plus encore du son de voix qui la rendait pénétrante, oublia son galant enfantillage, et l'expia d'un air si charmant, que l'ermite, même, n'aurait pû lui en garder rancune. Mais au moment de restituer son larcin et de le replacer, à l'aide de deux longues épines qui l'enclouaient dans les fentes du rocher, il le rapporta mystérieusement à la reine en lui montrant des caractères presque illisibles sur le revers de l'acier ; la rouille du temps laissait encore deviner, à upe près, ces mots :

Pourquoi s'est-il lié si bien avec mon cœur,  
Hélas ! que tout entier je n'ai pu le reprendre ?  
Pourquoi m'avoir été si tendre... ou si trompeur ?  
Si la mort voulait me l'apprendre ! »

— Où aller, pensa Marguerite, en faisant signe au page de rattacher le miroir ; où aller pour ne pas trouver les traces de ce qu'on veut fuir ? N'est-ce pas là le symbole d'un cœur brisé, rendu, repris à moitié ? ce qui reste réfléchit encore l'image qui l'y présente ; Dieu sait si la solitude et l'amour se laisseront de s'y montrer !

N'est-ce pas elle, ou son ombre, que je vois là-bas ? continua la reine, alors presque au pied de la route qu'il tardait à tous de reprendre, Regardez ! Dieu ! comme elle est faite ! que ses haillons sont bizarres ! comme ses cheveux sortent blancs et incultes, du lambeau rouge qui les retient ; quelle rude expression dans ses regards ; voyez donc : ils me font peur ; jamais un teint semblable n'a circulé dans ce monde comme un signe de la vie... Quoi, c'était là une femme ?..... Hélas !

il n'en reste de preuve autour d'elle , que ce fragment de miroir ; où je n'oublierai pas que je me suis regardée moi-même. »

M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE.

---

## THÉÂTRES.

### La Sylphide ,

BALLET EN 2 ACTES DE M. TAGLIONI , MUSIQUE DE M. SCHNEITZOEFFER , DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Ramener sur notre scène les sylphides et leur aérien cortège, c'est faire revivre l'Ecosse avec ses anciennes superstitions. Ce que les mœurs gagnent à ces réminiscences ne nous est guère démontré ; mais en revanche que de douces émotions sont procurées à l'ame par les yeux et l'ouïe !

James , jeune paysan Ecosais , doit épouser Effie qu'il aime ; Effie , la jolie Effie qui rejette Gurn pour se donner à son James chéri ! Malheureusement James , sans le savoir , est aimé d'un être aérien , d'une sylphide ; il sommeille et l'ange charnel vient voltiger autour de lui , l'entoure d'amour , de beauté , d'air , de rêves tendres , puis déposant sur son front un pudique baiser , elle s'échappe. James réveillé par ce baiser voit la légère sylphide s'enfuir ; ému il oublie Effie , son mariage , ses premières amours , il est vaincu par un baiser qu'il sent là , brûlant sur son front. Cependant Effie se présente ; elle est jeune , elle est tendre , James croit l'aimer toujours , elle sera sa fiancée malgré les prédictions de la vieille Magde qui , selon l'usage d'Ecosse , dit aux amans leur avenir : à Gurn elle prédit qu'il épousera Effie , à James qu'il mourra loin d'elle. James tourne

contre Magde toute sa colère, sans prévoir qu'il va de nouveau se faire une ennemie; il la chasse. Bientôt, la danse commence, les jeunes gens ont repris leur gaîté, mais la sylphide paraît; invisible pour tous, James seul la voit; il se trouble, il la suit, mais elle disparaît.... Seul, il pense à sa belle aérienne, et tandis qu'il la cherche, il l'aperçoit sur une fenêtre élevée : il lui fait signe de descendre, elle cède à ce vœu et lui dit son tourment, son amour, son espérance. James est attendri, mais il résiste. Dans sa douleur la sylphide l'implore, elle est à ses pieds, elle prie, elle pleure, comment lui résister. James ne le peut et vient à son tour déposer un baiser sur le front de l'enchanteresse. Dans cet instant arrive Gurn, l'ami d'Effie, l'espion de James; dans la joie qu'il éprouve il va tout dénoncer, James le craint, il cache la sylphide, un fauteuil la reçoit qu'on recouvre d'un *plaid* (manteau écossais). Gurn triomphant veut montrer à tous la perfidie de James, il amène Effie, soulève le manteau, mais au lieu de la sylphide on ne trouve dessous qu'un papillon blanc qui bat des ailes et disparaît à tous les yeux, au grand étonnement de James et de Gurn surtout, dont tout le monde se moque.

Vient enfin le moment des fiançailles. James prêt de donner un anneau à Effie, se le voit enlever par la sylphide, il la poursuit de nouveau et tous deux disparaissent laissant les villageois dans une grande surprise.

Au commencement du deuxième acte, la vieille Magde fait des signes cabalistiques avec une baguette, et, sur un signal donné, apparaît une troupe de bohémiennes, toutes vêtues de la même façon. Une chaudière est placée au milieu du théâtre, qui représente une forêt, toutes les femmes viennent successivement y déposer un

maléfice digne d'elles ; puis, une écharpe qui doit donner la mort à celle qui en sera parée, est déposée dans la chaudière; c'est la vengeance que Magde réserve à James pour prix des mauvais traitemens qu'il lui a fait endurer. Ainsi, lorsque le charme est complet, lorsque James, dominé par un amour qu'il ne peut plus vaincre, se trouve tout-à-coup privé de la vue de la sylphide, Magde vient à lui et sans peine parvient à lui persuader qu'en entourant celle qu'il aime de l'écharpe mystérieuse elle ne pourra lui échapper. James demande et obtient l'écharpe, dans sa reconnaissance il bénit l'être satanique qui rit de sa crédulité. Possesseur de ce talisman, il attend avec impatience celle qu'il veut enlacer ; bientôt il l'entoure de la gaze fatale, et le poison agissant avec violence, la sylphide meurt dans les bras de ses sœurs... James anéanti, désespéré, s'évanouit et tombe, tout est fini...

Il y a dans la manière de la Sylphide ( M<sup>me</sup> Lecomte ), quelque chose de parfaitement harmonique avec le rôle qu'elle remplit. Sa tenue pleine de décence, sa danse gracieuse et tendre, tout en elle montre une *profonde* connaissance de son art. Il y a une grâce infinie, une modestie charmante dans l'expression de ses bras, quand elle termine ils semblent dire : c'est tout... Nous avons vu souvent la déesse Taglioni, mais nous le disons hautement, après cette inimitable danseuse, nous n'avons rien vu d'aussi *bien*, d'aussi *vrai* que M<sup>me</sup> Lecomte. On trouve qu'elle *copie* M<sup>lle</sup> Taglioni, il nous semble qu'elle *l'imité* sans la copier ; d'ailleurs, même en admettant cela, où serait le mal ? M<sup>lle</sup> Taglioni a fait de la danse un art nouveau, elle est *le meilleur modèle à suivre* et nous croyons que toutes celles qui comprendront que la femme doit avoir *plus de naturel que*

*de manière*, plus de *grâces* que de *sauts*, suivront la nouvelle école.

M. Finard, malgré sa taille, a beaucoup de grâce et de naturel, c'est un sujet qui mérite de justes éloges. Nous désirons qu'il reste long-temps attaché à notre théâtre où il est bien apprécié.

Le tableau final représentant la forêt est d'une admirable beauté. Il y a de la sève dans tous ces arbres, on sent le frais qu'ils apportent et l'on retrouve avec plaisir dans cette vaste composition, la touche vigoureuse et pure de M. Philastre.

La musique composée par M. Schneitzoeffler, de l'académie royale, est parfaitement harmonisée au sujet; on sent que le ballet n'a pas été fait pour la musique, mais que la musique a été faite pour le ballet. Les effets d'orchestre, ceux du 2<sup>me</sup> acte surtout, sont riches de notes et d'accords. Il y a entre les instrumens de chant et ceux d'accompagnement une parfaite entente dans les mouvemens harmoniques. Nous avons particulièrement distingué un solo de violon exécuté avec une grande netteté par M. Cherblanc et, vraiment il faut bien le dire, grâce à M. Lecomte, le théâtre de Lyon se distingue entre tous ceux de la province.

Quoique le ballet de la Sylphide soit bien rendu, il y aurait *beaucoup* à dire sur les fils invisibles auxquels les danseuses semblent suspendues comme de pauvres victimes; il y aurait à dire sur l'effet des nuages et sur la scène de sortilège; mais ne faut-il pas s'arrêter et n'est-ce pas assez comme cela? nous le pensons.

*La directrice*, Eugénie NIBOYER.

Léon BOITEL, gérant.

Lyon. Imprimerie de L. Boitel, quai St-Antoine, n° 36.

Epreuve.